

ARCHITECTURE Maisons influentes

Les livres monumentaux ont fait la renommée de la maison Taschen, mais c'est souvent lorsqu'elle les compresse qu'ils trouvent leur forme idéale. Cette réédition en un volume réduit d'un de ses grands succès historiques est de fait un bijou que tout amateur d'architecture devrait avoir dans sa bibliothèque. Le livre restitue l'expérience, fondatrice dans l'histoire de l'architecture du XX^e siècle, des « Case Study Houses », ce programme, lancé par le magazine de Los Angeles *Arts & Architecture* juste après la seconde guerre mondiale, de maisons économiques expérimentales, conçues par de jeunes architectes (Charles et Ray Eames, Richard Neutra, Pierre Koenig...). Réunissant un corpus aussi splendide que foisonnant de photos, dessins, plans et cartes, il détaille une trentaine de ces projets, construits ou non, qui continuent d'influencer les architectes du monde entier. ■ I. R.

► **Case Study Houses. The Complete CSH Program 1945-1966**, de Julius Shulman et Elizabeth A. T. Smith, édité par Peter Gössel, textes en anglais et allemand, Taschen, 512 p., 20 €.



URBANISME Après les humains

Les ruines ne sont jamais aussi émouvantes que lorsqu'elles contiennent encore des traces de la vie qu'elles ont abritée. Dans ce livre qui témoigne de ses pérégrinations autour du globe, Romain Veillon rassemble un fascinant corpus de photos d'urbex, cette pratique qui consiste à visiter des lieux construits puis abandonnés par l'homme. Accompagnées d'un texte aux accents collapsologistes, les photos sont classées en trois sections qui esquissent ensemble un récit postapocalyptique. Dans la première, les lits sont encore faits, comme si les vivants venaient juste de quitter la pièce. La seconde partie montre les débris qui s'amoncellent. Et la dernière bascule dans un fantastique délirant. C'est le moment où la nature reprend ses droits, le retour de bâton de l'anthropocène : « *Un cauchemar étrangement rassurant* », comme l'écrit Sylvain Tesson dans sa préface. ■ I. R.

► **Green Urbex. Le monde sans nous**, de Romain Veillon, préface de Sylvain Tesson, Albin Michel, 248 p., 39 €.

Un voyage parfait – trop ? – dans les toujours étonnantes constructions de l'architecte californien

Frank Gehry anobli

ISABELLE REGNIER

La tour de la Fondation LUMA n'a jamais paru si belle que sur la photo d'Adrian Deweerdt qui fait la couverture de cet ouvrage consacré aux « chefs-d'œuvre » de Frank Gehry. Les toits des maisons arlésiennes en amorce, l'aluminium de la façade scintillant de mille reflets mordorés, les reliefs des fenêtres et du tambour en verre lissés comme sous l'effet d'un filtre, on la croirait sortie des *Mille et Une Nuits*. Le livre présente ainsi sous leur meilleur jour une quarantaine des réalisations de l'architecte californien né en 1929. Angles de vue flatteurs, éclairages chaleureux, les images donnent l'impression d'avoir été choisies pour anoblir au maximum les formes et les matières des bâtiments, comme s'il s'agissait de fondre la signature de ce démiurge provocateur, qu'on a qualifié, selon les époques, d'anarchiste, d'artiste pop, de déconstructiviste, dans une idée de luxe mondialisé dont il est

aujourd'hui l'un des plus célèbres faire-valoir.

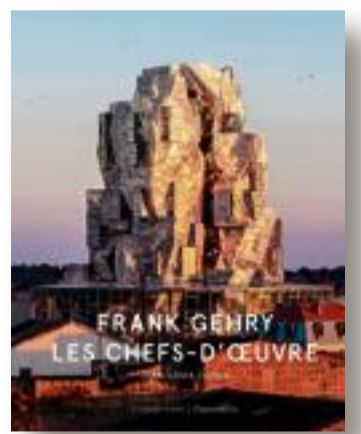
La qualité de l'iconographie est indéniable et, pour chaque bâtiment, les photos permettent de se faire une idée de l'architecture en s'abandonnant à une forme de rêverie. Le texte de présentation de Jean-Louis Cohen, historien de l'architecture et grand commentateur de Gehry – il lui a notamment consacré un cycle de conférences au Collège de France –, donne des clés pour en comprendre les enjeux. Loin d'opposer les œuvres rugueuses et iconoclastes de ses débuts à celles, ébouriffantes, boostées par les logiciels 3D, qui l'ont mis en orbite à partir des années 2000, l'historien tire au contraire des fils entre les deux périodes.

Que l'architecte ait troqué les parpaings, grillages à poules, tôle ondulée et autres enduits pour autoroutes dont il enveloppait ses maisons dans les années 1960 pour des matériaux plus coûteux et plus technologiques n'aurait, selon Cohen, rien d'un reniement. La technologie numérique lui aurait seulement donné les moyens d'affirmer pleinement son potentiel créatif. Sa démarche, soutient l'auteur, reste celle du franc-tireur, en rupture avec les canons de son époque, qu'il était dès ses débuts, laborantin chevronné avide d'explorer les propriétés des matériaux, quitte à faire voler en éclats les critères du beau. Inventeur de formes, il le serait en tant que tel, pas par désir de créer une esthétique.

Le propos, limpide, repose sur une conception de l'architecture comme discipline autonome, détachée des affaires du monde, qui permet à l'auteur de retourner les accusations d'académisme dont Gehry fait l'objet depuis qu'il est devenu l'architecte de mécènes milliardaires comme Bernard Arnault, Maja Hoffmann ou la famille Pritzker. Le parti pris iconographique de l'ouvrage relativise toutefois la portée de l'argument. ■



« Cafe Fish ! », de Frank Gehry, à Kobe, au Japon : un ensemble de deux bâtiments et d'une sculpture (1986-1987). THE GETTY RESEARCH INSTITUTE



FRANK GEHRY.
LES CHEFS-D'ŒUVRE,
de Jean-Louis Cohen,
Cahiers d'art/Flammarion,
384 p., 75 €.

Irrésistible cinéma

Un riche ouvrage raconte comment le cinématographe devient un art de masse, au début du XX^e siècle

JACQUES MANDELBAUM

Catalogue d'une exposition en cours (aux Archives départementales de la Gironde, à Bordeaux, jusqu'au 6 mars 2022), *Ils y viennent tous... au cinéma!* vaut également pour lui-même. Il offre un panorama assez complet de ce moment crucial où, d'attraction foraine, le cinématographe se transforme en l'art industriel que nous connaissons encore aujourd'hui. Sous la direction de l'historien Laurent Véray, une trentaine de contributions, délibérément courtes, mais portant sur les multiples aspects de ce phénomène, et richement illustrées, expliquent ce processus.

L'affaire se joue entre 1908 et 1919. Création de grandes compagnies (Pathé, Gaumont), standardisation de la production, allongement de la durée des films, essor du marketing et des revues spécialisées, développement de la narrativité, apparition du vedettariat, édification de salles fixes institutionnalisent le cinéma comme un loisir de masse et justifient le titre de la revue de music-hall (d'André Heuzé et Henri Diamant Berger, 1917) adopté par cet ouvrage.

Folle ambition

C'est, en effet, ce qui frappe en le lisant. Ce grand rêve ubiquitaire du cinéma, voulant être présent partout et pour tous, traversant les frontières et le temps, unissant les publics par-delà les classes et les origines. « *Tout le monde y passe* », « *Tous y mènent*

leurs enfants... » : affiches et revues assèment la folle ambition du nouveau médium. Un siècle plus tard, alors que les plates-formes numériques font trembler le cinéma, il est appréciable de mesurer le tonitruant et irrésistible goût de l'épopée qui a présidé à son développement. Pourtant, dès 1912, le cinéma pourvoyait lui-même à sa version domestique avec, en France, la vente du projecteur Pathé Kok et la location associée des films de la firme pour une séance de « cinématographe de salon ».

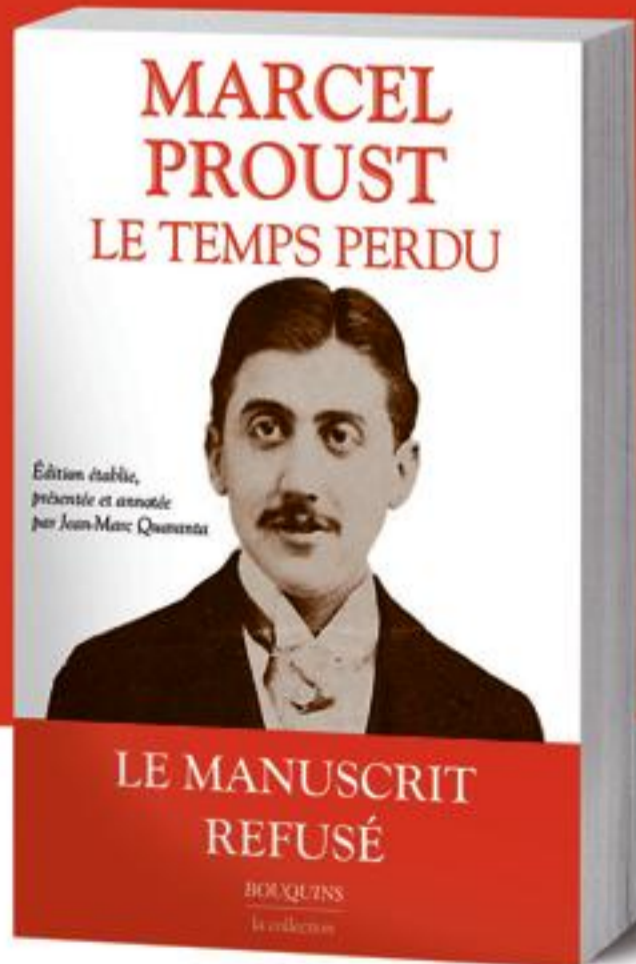
Par un heureux effet du hasard, ce livre, ainsi que l'exposition à laquelle il est associé, prend la suite chronologique de la manifestation très remarquable qui se tient au Musée d'Orsay jusqu'en janvier 2022, « *Enfin le cinéma! Art, images et spectacles en France, 1833-1907* », laquelle met en exergue l'annonciation du cinéma par les arts et spectacles du XIX^e siècle, en s'arrêtant précisément au seuil de la salle de cinéma. ■



ILS Y VIENNENT TOUS...
AU CINÉMA! L'ESSOR D'UN
SPECTACLE POPULAIRE
(1908-1919),
sous la direction
de Laurent Véray,
Le Passage, 266 p., 29 €.

« Un événement. »

Michel Schneider, *Le Point*



Le roman que Proust a voulu publier en 1912, aux sources de *Du côté de chez Swann* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

BOUQUINS
la collection